

Dans mon temps...

Sciences humaines, « Les Grands Dossiers : une société face à sa jeunesse », n^o 4, sept.-nov. 2006, pp. 37-48

Les souffrances du jeune trentenaire, de Mara Goyet. Fayard, 173 p.

Stéphan Gibeault

Numéro 214, mai-juin 2007

Les nouveaux conflits générationnels

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10400ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gibeault, S. (2007). Dans mon temps... / *Sciences humaines*, « Les Grands Dossiers : une société face à sa jeunesse », n^o 4, sept.-nov. 2006, pp. 37-48 / *Les souffrances du jeune trentenaire*, de Mara Goyet. Fayard, 173 p. *Spirale*, (214), 35-36.

Tous droits réservés © Spirale, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Dans mon temps...

SCIENCES HUMAINES, « Les Grands Dossiers : Une société face à sa jeunesse », n° 4, sept.-nov. 2006, pp. 37-48.

LES SOUFFRANCES DU JEUNE TRENTENAIRE de Mara Goyet
Fayard, 173 p.

par STÉPHAN GIBEAULT

« [Les quinquagénaires], qui n'en finissent pas de rajeunir et de s'affubler de baskets (ce sera beau, le quatrième âge en Nike Air derrière les déambulateurs) portent un regard cruel sur la petite génération. Ils n'ont certes pas totalement tort. Ils ont aussi trouvé leurs parents moroses, coincés, mornes, conformistes. Et ils n'avaient pas tort.

Ils sont cependant quelque peu ingrats envers les deux générations de vieux qui les encadrent. Savent-ils que sans cette alliance intergénérationnelle héroïque, cette conspiration du raisonnable, ils ne seraient pas ce qu'ils sont ? Mesurent-ils ce qu'ils leur doivent ? Sans eux, ils ne disposeraient pas du miroir qui les fait se trouver si beaux. »

Mara Goyet, *Les souffrances du jeune trentenaire*

Au-delà du conflit, il y eut l'harmonie. Masquant la désillusion qui s'annonçait, j'ai hérité d'un legs musical, le répertoire huit pistes par excellence : Joe Dassin, Beatles, Beach Boys, Elvis Presley, Jean-Pierre Ferland, Michel Fugain et le Big Bazar se côtoyaient dans mon casque d'écoute. Au son de ces airs libérateurs et pleins d'espoir, de ces thèmes plutôt joyeux, une pensée naîtra, tout de même fidèle à des archétypes déjà présents à même cette source : la liberté. Le mot est lâché. Juvénile par excellence, le terme est utilisé aujourd'hui, pour les uns, avec un bombement de torse digne d'un charmeur de serpent. Pour les autres, son usage laisse poindre un sourire narquois. Il fait rêver d'un inaccessible. Ontologiquement, le désaccord survient au moment de cette première revendication : être libre (voire indépendant). Comment peut-on y croire ?

L'harmonie conflictuelle

Le fantôme de la mort est-il plus présent de nos jours ou est-ce simplement la conscience qui en est exacerbée par les médias ? Jamais, il me semble — les générations antérieures me reprendront —, autant de tapage autour des antioxydants, des produits de santé, des omégas 3, des graines de lin, des produits contre le cancer, des aliments faibles en gras, et autres produits miracles, n'aura été fait. Peut-être est-ce là la vraie scission des modernes et des « postmodernes » associés aux années 1970 ?

La distinction entre les projets d'avenir et le trop peu d'avenir semble omniprésente : antidépresseurs et cynisme ambiant à l'appui. Cette distinction majeure nous rappelle qu'aujourd'hui une vision individuelle, voire de plus en plus égocentrique de la vie, nous amène à entrevoir la « fin » avec plus d'anxiété. L'aspect collectiviste ayant perdu quelques galons, nous en arrivons habituellement à percevoir la portée de nos gestes avec un défaitisme parfois trop assuré. Est-ce là l'héritage qui nous est donné ? L'individualisme créé par la surabondance née de l'après-guerre ? Comme le rapporte Xavier Molénat : « Alors que "la classe d'âge des 50-54 ans a connu une forte augmentation de ses chances d'ascension" sur les vingt dernières années, celles des 30-34 ans se sont amenues, pendant qu'augmentait leur risque de mobilité ascendante » (« Vers une fracture générationnelle ? », *Sciences humaines*, Les Grands dossiers, n° 4). Le constat de l'évolution des statuts d'emploi en France est sans

équivoque : entre 1982 et 2003, le nombre de contractuels est passé de 8 % à 40 % chez les 15-29 ans. De là, il n'y a qu'un pas à faire pour présenter le tout sous forme d'équation : baby-boomers = stabilité ; génération X = précarité. Est-ce un effet du hasard si on constate le passage de la famille de quatorze enfants à celle, monoparentale, de l'enfant-roi de type Tanguy au nom composé ? Culpabilité ou générosité des boomers qui tentent d'offrir les meilleures conditions possibles à leur(s) enfant(s) ? Cette « tutelle » ou « béquille » psychologique amène plusieurs jeunes « adultes » à faire de plus longues études en état de dépendance (dépendance réciproque, faut-il le rappeler) et d'incertitude lié à l'adolescence.

Devenir adulte à 34 ans

Selon Elaine Lowe : « Bon nombre de jeunes Canadiens ne sont pas autonomes financièrement et ne fondent pas une famille. Est-ce que cela veut dire que les jeunes dans la vingtaine ne sont pas en train de devenir adultes ? Aujourd'hui, on demande davantage des jeunes — plus d'éducation, plus de connaissances et plus d'expérience. Les marques de la maturité qui, par le passé, signalaient le statut d'adulte — quitter le domicile parental, fonder sa propre famille et acheter une maison — sont aujourd'hui tout à fait autres. »¹

Ainsi, les générations Y et Z deviennent-elles le refuge ultime : les soucis de « notre » avenir sont délaissés au profit de « leur » avenir. Aujourd'hui, on devient adulte à la mi-trentaine. À preuve, l'émission *Enjeux* (diffusée en 2003) traitant du phénomène Tanguy annonçait qu'en 2002 « au Québec, plus de 140 000 adultes âgés entre 20 et 29 ans sont retournés vivre chez leurs parents, selon Statistique Canada. »² On ne s'étonnera pas que ces mêmes mi-trentenaires convoitent la venue d'un enfant comme une île au soleil, comme une ultime tentative pour se sentir vivants tout en s'évertuant à croire qu'ils sont bons à autre chose qu'à faire carrière.

Citizen X

« Au milieu des années 1970, le monde, qui était auparavant une verte et paisible prairie d'amour ruisselante de lait et de miel, se montra terrifiant et anxiogène. [...] les hommes comprurent qu'ils étaient mortels, que les espaces infinis procuraient de l'effroi. Ils perdirent leur insouciance et transmirent cette angoisse à leurs enfants. »

Mara Goyet, *Les souffrances du jeune trentenaire*

Les boomers ont vécu l'effervescence des années 1970, mais de cette époque révolutionnaire et psy-

chédélique il ne restera que les couleurs fluo à la génération X. Pris dans le discours nihiliste et tourbillonnant de la génération précédente, les citoyens X, ces nouveaux adolescents face au cynisme ambiant, découvrent que « depuis trente ans, ils sont un nombre considérable à avoir les mêmes attentes, les mêmes espoirs, les mêmes préjugés, les mêmes traumatismes, les mêmes réjouissances, les mêmes réflexes, les mêmes références. De braves petits soldats. [...] Un régiment sans chef, sans mot d'ordre, sans stratégie. Ils tournent tous, sans parfois le savoir, autour du même vide » (Mara Goyet, *Les souffrances du jeune trentenaire*).

De la génération des *boomers* à celle des Y, il y eut un passage marquant, un passage à vide qui s'est manifesté par l'évolution technique : de la plume et de l'encrier au porte-mine en passant par le crayon HB; du rock (authentique ou acoustique) au techno (échantillonné par ordinateur) en passant par la musique pop (sur synthétiseur); du macho (inconscient) au macho (conscient et désiré comme tel) en passant par « l'homme rose », etc.

L'ascenseur pour l'échafaud

« Dans les années 1970, 70 % des titulaires d'une licence ou plus âgés de 30 à 35 ans sont cadres. Aujourd'hui, la « génération 68 » s'apprête à prendre sa retraite après une vie de travail pratiquement sans accroc, et après avoir fait jouer l'ascenseur social comme aucune génération auparavant. »

Xavier Molénat, « Vers une fracture générationnelle? », *Sciences humaines*

L'expression « dans mon temps » amène toujours une division, une scission générationnelle. Elle exclut toujours l'autre quand il n'est pas de la même génération. L'expression semble anodine, mais combien porteuse de la revendication d'un passé, toujours meilleur, qui n'existe plus. C'est toujours là ce qui agace.

Où sont-elles ces fameuses ouvertures de postes qu'on nous promettait alors que nous étions au collégial? Où sont-ils ces emplois qu'on nous disait être stables (voire à vie et avec une bonne pension)? Encore un relent de LSD de ces bureaucraties sans cravate vantant les mérites du collège classique et les aisances du système d'éducation leur ayant permis d'étudier gratuitement à la Sorbonne et profitant d'un emploi stable avec une maîtrise tandis que la génération X s'éreinte à publier dès dix-huit ans et à finir par faire deux post-doctorats sans toutefois parvenir à leur égal? S'agissait-il du « syndrome Amélie Poulain » (J. Jeunet, *boomer*) ou de « La vie est belle » (R. Benigni, *boomer*)? Peut-être finalement que cette façon de chercher du positif (« *think positive* ») sera le meilleur legs qui nous ait été fait et qui trouve ses boutures dans *La vie, la vie* (S. Bourguignon, génération X) et *Des fraises en janvier* (E. de La Chenelière, génération X). Tout cela afin de nous faire oublier les antidépresseurs, les *burn-out* ou le fait que les suicides se produisent à 30 ans plutôt qu'à 50 ans. TOUT VA BIEN, TOUT VA MIEUX?



Mario Duchesneau, *Walk in progress*
Le Centre d'art et de diffusion Clark, 2004-2005
Vêtements usagés (2 m x 2 m x 1 m)
Photographe : Mario Duchesneau

Les questions ont été posées, les réponses commencent enfin à poindre. Selon la sociologue Bernadette Bawin-Legros, les 18-25 ans « savent bien qu'ils n'auront pas une vie rêvée, et cette conscience en fait une génération battante » (« Les trentenaires à la recherche du temps perdu », *Sciences humaines*). Plus idéalistes, moins « désenchantés » que les trentenaires, ils risquent d'accepter un peu mieux leur sort.

Il fait si beau

Reste qu'il y a de l'espoir. Lorsque je vois la génération des 18-20 ans (« Y ») départer de cette pierre d'achoppement qu'est le cynisme, de cette lourdeur que seul le fluo est parvenu à illuminer partiellement au tournant des années 1980, je vois enfin poindre le recul de cette grande noirceur. Quand je regarde les étudiants du collégial, remplis de projets, impliqués en politique, réfléchissant, cherchant à comprendre et à analyser, je vois là une transmission possible, un espace à occuper, à ne pas gâcher par une pensée pessimiste. Je ne veux pas leur faire miroiter des postes qui ne seront peut-être pas pour eux, mais, en attendant, j'espère qu'ils trouveront véritablement une écoute et non un simple « c'est normal », « tout va bien » ou un « t'inquiète pas » qui sonne si creux. Les conflits générationnels existent depuis toujours, mais rarement auront-ils été si prononcés qu'entre les *boomers* et la génération X. Reste qu'il y a de l'espoir et qu'une porte s'ouvre pour les générations Y et Z. S'ils arrivent à chanter à la suite de Vincent Delerm (génération X) « il fait si beau, mon amour, si beau ce matin » sans ironie, peut-être pourront-ils dire à leur tour sans arrière-pensée : « dans mon temps »... 🎧

1. Elaine Lowe, « Devenir adulte il y a 50 ans et aujourd'hui... », *Transition*, printemps 2006, [http://www.vifamily.ca/library/transition/361/361_fr.html] site consulté le 1^{er} mars 2007.
2. [<http://www.radio-canada.ca/actualite/enjeux/reportages/2003/03-01-13/habiter-chezparents.shtml>]; site consulté le 1^{er} mars 2007
3. Vincent Delerm, « Il fait si beau », *Les Piqûres d'araignée*, tôt Ou tard, 2006.